

s'est élevé à toute la majesté du sujet : *Majestati Romæ par ingenium.*

Cette lettre est si célèbre qu'il est peu nécessaire de la citer tout entière. Je ferai remarquer seulement que si le poëte français est frappé de la limpidité de l'air et de la beauté des lignes de l'horizon romain, s'il dépeint *les contours suaves et fuyants des montagnes qui les terminent*, et cette *vapeur particulière répandue dans les lointains, qui arrondit les objets et fait disparaître ce qu'ils pourraient avoir de trop dur ou de trop heurté dans leurs formes*, il ne s'en tient pas, comme le poëte allemand, à ces observations matérielles; ce n'est pas seulement l'horizon et la lumière de la campagne romaine qu'il décrit, il peint cette campagne elle-même, et communique au lecteur quelque chose de la désolation sublime qu'elle répand dans l'âme de ceux qui savent la contempler.

« Vous apercevez çà et là quelques bouts de voies romaines dans des lieux où il ne passe plus personne, quelques traces desséchées des torrents de l'hiver, qui, vues de loin, ont elles-mêmes l'air de chemins battus et fréquentés, et qui ne sont que le lit d'une onde orangeuse, qui s'est écoulée comme le peuple romain. A peine découvrez-vous quelques arbres, mais vous voyez partout des ruines d'aqueducs et de tombeaux qui semblent être les forêts et les plantes indigènes d'une terre composée de la poussière des morts et des débris des empires; souvent, dans une grande plaine, j'ai cru voir de riches moissons; je m'en approchais, et ce n'étaient que des herbes flétries qui avaient trompé mon œil. Sous ces moissons arides, on distingue quelquefois

les traces d'une ancienne culture. Point d'oiseaux, point de mugissements de troupeaux, point de villages; un petit nombre de fermes délabrées se montrent sur la nudité des champs; les fenêtres et les portes en sont fermées, il n'en sort ni fumée, ni bruit, ni habitants. Une espèce de sauvage, presque nu, pâle et miné par la fièvre, garde seulement ces tristes chaumières, comme ces spectres qui, dans nos histoires gothiques, défendent l'entrée des châteaux abandonnés... Vous croiriez peut-être, mon cher ami, d'après cette description, qu'il n'y a rien de plus affreux que les campagnes romaines; vous vous tromperiez beaucoup : elles ont une inconcevable grandeur..... »

Voilà ce que Goëthe n'a point senti, et ce qu'il fallait sentir pour être complet. Mais l'âme de Goëthe, si ouverte à la beauté de l'art antique et à tout ce qui dans la nature ressemblait à cette beauté harmonieuse et tempérée, n'était pas également accessible à une sublimité sévère, à une majesté triste. Elle recherchait trop, à Rome, les impressions douces et sereines, pour s'abîmer dans les émotions sombres; de plus, un certain grandiose avait manqué aux premières habitudes de ses rêveries. Elles enfantèrent *Werther* et *Faust* dans les riantes, mais un peu mesquines vallées de l'Allemagne. *Atala* et *René* naquirent dans la savane immense, au bord des gigantesques eaux du Meschascébé. Les solitudes vierges de l'Amérique avaient préparé M. de Chateaubriand aux solitudes séculaires de la campagne romaine.

Le nom que la postérité placera en regard du nom de M. de Chateaubriand est celui d'une femme, madame

de Staël. Ces deux nobles noms s'élèvent au-dessus de la littérature de l'empire, isolés par l'indépendance et par la gloire.

Madame de Staël a consacré quelques belles pages de *Corinne* à peindre Rome. Dans cette peinture, on admire plus la hauteur et la force des pensées suggérées par les objets à l'écrivain, que la fidèle représentation de ces objets. L'imagination de madame de Staël est plutôt de celles qui produisent à l'occasion des choses que de celles qui reproduisent les choses mêmes. L'impétuosité de la passion et l'ardeur de la pensée ne lui laissent pas toujours le calme nécessaire pour réfléchir fidèlement la réalité. Examinez ce qu'elle dit des chefs-d'œuvre de l'architecture, de la sculpture, de la peinture qui sont à Rome, et que *Corinne* fait admirer à Oswald. Chacun de ces chefs-d'œuvre lui inspire des idées élevées et brillantes sans doute, mais qui font un peu oublier le monument pour la théorie. Si les obélisques plaisent à l'imagination de *Corinne*, ce n'est pas parce qu'ils se détachent merveilleusement sur l'azur serein, c'est parce qu'ils semblent « porter jusqu'au ciel une magnifique pensée de l'homme. » Le Panthéon lui fera dire : « Les anciens ont divinisé la vie ; les modernes ont divinisé la mort ; » et Saint-Pierre : « L'architecture est une *musique fixée*. » Tout cela est pensé avec hardiesse et profondeur, mais c'est plus *pensé* que *vu*. La réflexion cache l'objet ; de là souvent une certaine préoccupation d'une idée formée d'avance, qui empêche de saisir les choses telles qu'elles sont, et peut jeter dans l'erreur ou l'exagération.

*Corinne* dit, en parlant de la coupole de Saint-Pierre :

« Ce dôme, en le considérant même d'en bas, fait éprouver une sorte de terreur ; on croit voir des abîmes suspendus sur sa tête... » Je ne puis penser que personne ait jamais éprouvé une pareille impression dans Saint-Pierre, dans ce monument dont l'étendue réelle est dissimulée par l'harmonie des proportions. Ces abîmes étaient évidemment dans la vaste imagination de madame de Staël. *Corinne* ajoute : « Je n'examine jamais Saint-Pierre en détail, parce que je n'aime pas y trouver ces beautés multipliées qui dérangent un peu l'impression de l'ensemble. » Il n'y a pas de danger à Saint-Pierre que l'impression de l'ensemble soit dérangée par ces beautés multipliées ; excepté deux ou trois tombeaux, les détails et les ornements sont très-médiocres quand ils ne sont pas très-mauvais. On pourrait parier que madame de Staël ne les avait pas regardés avec beaucoup d'attention ; au reste, il lui était facile d'occuper mieux sa pensée. Il y aurait une souveraine injustice à conclure de là et de quelques autres inexactitudes que madame de Staël n'a pas senti Rome. Elle en a senti ce qu'elle a si bien appelé « le charme dont on ne se lasse jamais. » Elle en a senti jusqu'à la poésie quotidienne et familière, témoin ces paroles : « C'est un des plaisirs de Rome que de dire : Conduisez-moi sur les bords du Tibre ; menez-moi sur les bords du Tibre.... » Elle a bien saisi et bien dessiné la physionomie de Rome. Lisez plutôt cette page si vraie :

« Sans doute on est importuné de tous ces bâtiments modernes qui viennent se mêler aux antiques débris. Mais un portique debout à côté d'un humble toit ; mais des colonnes entre lesquelles de petites fenêtres d'église

sont pratiquées, un tombeau servant d'asile à toute une famille rustique, produisent je ne sais quel mélange d'idées grandes et simples, je ne sais quel plaisir de découverte qui inspire un intérêt continuel ; tout est commun, tout est prosaïque dans la plupart de nos villes européennes, et Rome, plus souvent qu'aucune autre, présente le triste aspect de la misère et de la déprédation. Mais tout à coup une colonne brisée, un bas-relief à demi détruit, des pierres liées à la façon des architectes anciens, vous rappellent qu'il y a dans l'homme une puissance éternelle, une étincelle divine, et qu'il ne faut pas se lasser de l'exciter en soi-même et de la ranimer dans les autres. »

Dans ces derniers mots, on retrouve madame de Staël tout entière, avec sa noble et chaleureuse nature, qui ne pouvait s'endormir dans une contemplation oisive parmi les ruines, mais qui, du sein de ces ruines, faisait un ardent appel à l'éternelle puissance de la sympathie, à l'éternelle jeunesse de l'enthousiasme ; comme on plante un arbre toujours vert sur un tombeau.

Au fond, le secret de Corinne, c'est qu'elle préfère Naples à Rome. Dans une belle et grave élégie de M. G. de Schlegel sur Rome, le poète disait à son illustre amie : « Tu t'es abreuvée de vie sur le sein voluptueux de Parthénope, apprends maintenant la mort sur le tombeau du monde. » Mais la vie était trop énergique chez madame de Staël pour qu'elle pût supporter longtemps le silence de la grande capitale du passé. Les fleurs, les parfums qui exivrent, le volcan qui gronde auprès de la mer des sirènes ; le bruit, la foule au soleil, voilà ce qu'il faut à Corinne. Elle est mieux sous le ciel my-

thologique de Naples que sur le sol historique de Rome ; elle improvise mieux au cap Misène que sur le rocher du Capitole.

Rome et Naples sont les deux idoles entre lesquelles hésite et se partage le culte des adorateurs de l'Italie, ou plutôt on n'hésite pas, chacun se prononce vivement sur la question de supériorité, chacun éprouve et manifeste pour l'une ou l'autre de ces deux villes une préférence décidée. Cette préférence tient à tout l'ensemble du caractère et de l'imagination. On peut prévoir ce que pensera, ce que sentira, dans plusieurs circonstances, une personne dont on connaît l'opinion sur ce point. Ainsi, M. de Lamartine est plutôt le poète de Naples que le poète de Rome. On trouve dans les secondes *Méditations* une belle description du Colisée éclairé par la lune : mais, sauf ce morceau et quelques vers magnifiques jetés en passant comme une aumône aux ruines de Rome, avec une pitié qui n'est pas sans dédain, c'est Naples qui a son cœur et sa lyre. M. de Lamartine goûte moins l'art que la nature, l'histoire que la poésie : il est moins sensible aux grandes traces de l'homme qu'aux splendides vestiges de Dieu. Rome est bien sombre, bien vieille, bien austère, pour le jeune chantre d'Elvire. Ce qu'il lui faut, c'est la plage de Sorrente ou le golfe de Baïa, un ciel aussi serein que son âme, des flots aussi mélodieux que ses vers.

Byron à son tour est allé à Rome ; il y a conduit son *Harold*, ce pèlerin du désespoir, ce pèlerin sans but, semblable au juif éternellement voyageur, et qui va toujours sombre à travers le monde, adorant la nature, détestant l'homme, et cherchant Dieu. Dans ce poème,

plus que dans aucun autre, Byron s'est identifié avec son héros, auquel il se substitue sans cesse, et qu'il finit par oublier tout à fait.

C'est surtout dans les deux derniers chants qu'il en est ainsi; c'est là peut-être qu'il a mis le plus de son âme, de son génie et de son malheur. Il les publia six ans après les deux premiers : dans ceux-ci on trouve la mélancolie anticipée d'un jeune homme blasé par les plaisirs avant d'avoir connu les passions, et fatigué de la vie avant d'avoir vécu. Dans les deux derniers chants de *Childe-Harold* se montre un désespoir plus profond, une tristesse plus invétérée, plus ancrée dans l'âme; la douleur mûrie par la vie, la lassitude après la passion éprouvée, le découragement après l'action tentée sans fruit. Byron, dans l'intervalle, avait lutté avec le monde, et il avait été vaincu. Les convenances, audacieusement bravées, s'étaient vengées cruellement, et la société froide et vaniteuse, dont il fut un instant l'idole, avait, par un hypocrite ostracisme, puni moins les fautes de sa conduite que les dédains de son génie.

C'est avec ce nouveau poids sur le cœur, ce nouveau torrent de fiel dans les veines, qu'Harold reprend sa course à travers les montagnes, les mers et les cités. Il est merveilleux que malgré la torture intérieure qu'il porte partout avec lui, comme un enfer errant, son âme puisse encore s'ouvrir à tant d'impressions diverses de la nature extérieure et des œuvres de l'homme. Il est merveilleux qu'absorbé dans une pensée constante de désespoir, il puisse s'élancer, pour ainsi dire, hors de lui-même, et aller dans le sein des choses chercher la poésie qu'elles contiennent. Mais cependant, malgré

cette puissance du génie par laquelle il échappe au sentiment amer qui le domine et le poursuit, ce sentiment reparait toujours comme un écueil sous les flots. Ce qu'il peint avec une heureuse prédilection, ce sont les scènes lugubres, les souvenirs de deuil, c'est l'agonie de Venise, la solitude de Ferrare, la tristesse de Rome.

Rome est, pour Byron comme pour Chateaubriand, la cité d'asile des malheureux, le refuge des âmes qui n'espèrent plus, le dernier amour de ceux qui ont aimé. Il lui dit : « O Rome! ma patrie, cité de l'âme, les déshérités du cœur doivent se tourner vers toi. » Son imagination, subjuguée par les merveilles qui l'entourent, trouve de magnifiques descriptions pour le Panthéon, pour Saint-Pierre, pour le Vatican; mais c'est à l'idée de ruine, de mort, qu'il revient avec une préférence douloureuse. Rome est surtout, pour lui, la Niobé des nations, comme il l'appelle, le symbole majestueux du deuil humain; tantôt il pleure cette grandeur déchuë, tantôt il la raille; le désenchantement des choses mortelles n'a jamais prononcé ses anathèmes de plus haut que de ce sublime piédestal de ruines. Byron tient là, pour ainsi dire, l'histoire du monde sous ses pieds, et se plaît à en fouler dédaigneusement la poussière; il s'écrie : « O homme! admire, triomphe, méprise, ris, pleure, il y a ici matière à tout cela. » Il se laisse distraire un moment de ces contemplations lugubres par un rêve gracieux d'amour, en présence de la solitaire fontaine d'Égérie, par une rêverie attendrissante qu'éveille en lui l'imposante sépulture de Cécilia Métella, ou le souvenir de la tradition qui a fourni à la peinture le pieux sujet de la Charité romaine. Ces images de nymphes

descendues du ciel sur la terre, de jeunes femmes descendues de la terre dans une prison ou dans un tombeau, ces images s'élèvent naturellement à côté de la mâle agonie du gladiateur dans cette sombre imagination, d'où sortirent *Médora, Angiolina, Zuleika, Haïdeh, la Fiancée d'Abydos*, aussi bien que *le Corsaire, le Giaour, Manfred et Alp le Renégat*; car les plus douces fantaisies naissaient dans cette âme troublée, comme ces îles riantes de l'Archipel, qui jaillissaient d'un volcan pendant la tempête. Mais Byron revient bientôt à l'incurable amertume de ses pensées; il mêle cette tristesse à la tristesse des lieux qu'il contemple. Lui aussi offre au temps son offrande de ruines, des ruines d'années, *ruins of years*. La nuit, au Colisée, méditant sur les malheurs du monde et sur les siens, sur les iniquités de Rome triomphante et sur l'injustice de sa patrie et de ses proches, il évoque Némésis pour qu'elle le venge et punisse... Mais en présence de ces *ténèbres azurées d'une nuit italienne*, qui flottent sur le merveilleux monument, il sent la colère s'apaiser dans son cœur, et la malédiction y mourir; et de ce cœur, amolli par la mollesse de l'air et de la nuit, s'échappent ces paroles: « Ma malédiction sera un pardon. (*My curse shall be forgiveness.*) »

Ainsi Byron, dont la poésie est essentiellement personnelle, n'est si éloquent sur Rome, que parce qu'il a identifié ses propres misères avec les calamités de la ville éternelle: c'est comme un miroir immense et brisé, dont les mille fragments lui renvoient l'image de sa douleur.

On s'explique moins facilement le caprice d'imagina-

tion qui a déterminé Moore, dans ses *Rhymes on the road*, à parler de Rome ainsi qu'il l'a fait. On sait que sous ce titre sans prétention il a publié un petit volume de poésies détachées, jetées *sur la route*, selon le hasard et la fantaisie du moment. A Rome, on attend du poète de l'Irlande quelques mélodies catholiques; il n'en est rien. Le barde coquet d'Érin, le mobile personnage qui passe tour à tour de l'élegie érotique à la controverse, était à Rome en humeur profane. Dans la ville des papes, il n'a une pensée et des vers que pour le tribun Cola Rienzi, et dans la longue harangue paraphrasée du père du Cerceau, que le poète papiste place dans la bouche de Rienzi, on est un peu surpris de trouver ces invectives inutiles contre la papauté: « Et nous, nous avons humblement, lâchement baisé la terre devant le pouvoir papal.... ce fantôme de notre ancienne patrie... Trop longtemps des prêtres tyrans, et des tyrans affiliés aux prêtres (*lordly priests and priestly lords*), après avoir flétri tout notre orgueil, nous ont conduits à l'autel comme des animaux dévoués à la mort et entourés de guirlandes fanées. » L'attraction de l'inévitable lieu commun sur l'ancienne Rome, opposée à la moderne, a été plus forte que l'attachement de Moore à l'Église, qui cependant, pour un patriote irlandais, pouvaient représenter les idées d'indépendance et de liberté. Rienzi d'ailleurs s'attaquait aux seigneurs et non au pape.

Un philosophe catholique, poète aussi, mais poète plus sérieux, plus profond que Moore, M. Ballanche, a laissé, comme lui, dans des *Fragments*, la trace de son voyage à Rome. Les graves et mélancoliques paroles de ses adieux sont mieux appropriées à sa croyance. C'était

en 1813, le moment était remarquable, Rome était sans pape. M. Ballanche fut frappé surtout « de la grande ombre du souverain pontificat, tout brillant de son absence même. Le futur auteur d'*Orphée*, plein d'un sentiment dont l'analogie avec celui du Tasse est remarquable, disait : « Je me sépare sans peine de la ville des Brutus et des Césars. Pour elle, ce mot d'adieu sort de ma bouche sans émouvoir mon cœur. Il n'en est pas ainsi de celle où saint Pierre vint en voyageur, seul, mais accompagné de la force de Dieu. Ville de saint Pierre, je ne te dis point adieu. » En effet, M. Ballanche devait revenir à Rome; et c'est en présence des sept collines qu'il devait concevoir sa Rome mythique, type pour lui de la cité humaine, et reconstruire en esprit la ville primordiale d'Évandre et de Carmenta.

La présence de Rome a agi sur plusieurs historiens célèbres. Niebuhr a changé son système, entre la première édition de son livre et la seconde, parce qu'il a vu Rome dans l'intervalle; et l'on sait que quelques moines, chantant les litanies sur l'emplacement du temple de Jupiter Capitolin, inspirèrent à Gibbon la pensée de son *Histoire de la décadence de l'Empire romain*; tout l'ouvrage se ressent de cette première impression. Gibbon est pour les prêtres de Jupiter contre les moines; il est pour le Capitole contre le Calvaire. En allant plus au fond de l'histoire morale du genre humain, on eût pu, orthodoxie à part, tirer du même contraste une conclusion toute contraire. Non, Gibbon, ce n'était pas un malheur pour le monde, mais un progrès, que de voir les serviteurs d'une religion de pureté et d'amour remplacer les ministres d'une religion de sang et de volupté.

Ami de l'humanité, vous deviez vous réjouir de ce qui avait amené un tel changement. Il fallait comprendre que le parti du christianisme était le parti du genre humain.

De toutes les effusions que Rome a provoquées, il n'en est peut-être pas de plus naturelles, de plus naïves, que les courtes pièces de vers dont se compose ce que Louis Tieck a intitulé : *Poésies sur le voyage d'un malade*. Tieck est un aimable et ingénieux poète, un rêveur gracieux, un conteur plein de charme : nul ne sait mieux mêler l'imagination à la plaisanterie, la mélancolie à la gaieté. Cette alliance, qui lui est naturelle, donne un charme particulier au voyage du malade, ou plutôt du convalescent. L'Italie, qu'il adore, lui apparaît comme à travers un crêpe léger, non pas noir, comme pour le deuil, encore moins rose, comme pour une fête, mais d'une nuance indécise, ni éclatante, ni sombre, ni tout à fait triste, ni tout à fait riante. A mesure qu'il approche du soleil, le réseau étendu devant ses yeux devient de plus en plus transparent, et jette des reflets de plus en plus lumineux; à mesure que la santé revient à son corps, et la jeunesse à son âme, son imagination semble sortir lentement de l'ombre et se détacher moelleusement dans la demi-teinte, comme une figure du Corrège; la mélancolie du Nord se fond par degrés au soleil du Midi; elle s'évapore et retombe en brillante rosée de poésie.

Voici l'impression du départ, mêlée de joie et de peine. « .... Quel transport ! quelle tristesse ! Est-ce bien moi qui étais assis là-bas, dans ces murs, comme enchaîné ? ..... Oui, la douleur m'a suivi ; elle étend un voile

noir sur les champs et les forêts. » Hélas ! oui, la douleur l'accompagne, et c'est d'un cri de douleur qu'il salue Rome, objet de tous ses vœux. « Ainsi la vaste route est franchie ; enfin, enfin le but désiré m'apparaît ; et tandis que je me recueille pour me sentir moi-même, et sentir la grandeur de ce moment, l'image à peine saisie se brise et s'écoule en douleur ; tous les nobles souvenirs s'enfuient devant le présent étroit et oppressant.... Combien l'homme est petit ; qu'il est pauvre avec une apparence de richesse !... » Et le malade, au lieu de sentir le ravissement d'être à Rome, va tomber dans les bras de ses amis, et se soulager par ses plaintes ; son âme voudrait s'ouvrir aux charmes des lieux et du ciel, mais l'aiguillon de la souffrance vient le réveiller de ses douces rêveries de la villa Borghèse. « Quel charme : l'élégant et le magnifique, l'art et la nature réunis. Je vois donc enfin ce que, jeune garçon, j'avais déjà rêvé ; et maintenant.... livré uniquement à la tristesse, ces riants ombrages me font mal. Mon rêve s'est enfin accompli, et les dieux jaloux m'envoient ici, pauvre infirme, auquel il manque de pouvoir jouir de son bonheur.

« Comme ces lauriers et ces myrtes me regardent tristement ! Là-bas, les pins secouent doucement leurs têtes murmurantes : quoi ! c'est ainsi que tu viens vers nous ? est-ce donc là ta promesse ? Au lieu du jeune homme heureux de vivre, nous voyons ici le malade, le souffreteux, qui, sous ce ciel d'un bleu si pur, et sous la couronne de feuillage des pins, et dans le parfum des myrtes, ne respire que la douleur. Tombez, chaînes pesantes, vous qui arrêtez chaque mouvement

de vie ; laissez-moi libre, que j'embrasse avec transport toutes ces formes merveilleuses, ces amies d'autrefois !

« Mais le prisonnier n'a que des larmes qui coulent dans les ténèbres ; la voiture me reporte à la ville déjà dans l'ombre ; et, me reposant dans mon fauteuil de malade, las de vivre, c'est à peine si les doux entretiens, les feuilles légères, peuvent me distraire et me consoler. »

Mais peu à peu l'influence du climat se fait sentir ; sa santé s'améliore par l'exercice, et la gaieté se glisse dans son âme et dans sa poésie.

C'est à cette gaieté renaissante que nous devons de petites scènes de mœurs romaines, racontées par Tieck avec une vivacité et une grâce difficiles à conserver dans une traduction. Ceux qui ont été à Rome reconnaîtront son *Mendiant*. « Ne pourrai-je jamais échapper au bavard effronté, orateur mendiant, devant lequel je passe toujours en revenant au logis ? Pauvre, il ne l'est point, et cependant je suis forcé de lui donner plus qu'aux nécessiteux. Prendrai-je cette autre rue ? Non, rougis de cette faiblesse ; il peut dorénavant haranguer, prier, supplier, passe devant lui d'un pas ferme, le front haut, et que pas une pièce d'argent, pas une pièce de cuivre ne tombe de ta main en hommage à son éloquence. Déjà il m'a reconnu de loin ; il balance son grand chapeau à trois cornes, et le timbre sonore et plein de sa voix retentit : « Béni soit le noble seigneur qui tous les « jours marche d'un pas plus léger à travers les rues « célèbres de notre ville ! Mes dévotes prières ont donc « été utiles à ce seigneur incomparable. Comme il

« passait là devant moi, la première fois, malade, faible  
 « et gémissant !..... Bientôt je le verrai marcher d'un  
 « pas vigoureux, sans bâton, en parfaite santé. Que  
 « suis-je, moi misérable, moi pauvre mutilé, obligé  
 « d'être là gisant dans la rue, pour que ce cher et ex-  
 « cellent seigneur s'occupe de cette figure desséchée. Il  
 « s'approche, il s'approche de moi. Quel visage plein de  
 « douceur ! Ne serais-je pas un réprouvé, si la joie que  
 « je lui témoigne de sa santé n'avait pour but que d'en  
 « obtenir un présent ? Loin de moi une pensée si vile.  
 « Non, digne homme, homme vertueux ; passez, passez  
 « ferme devant moi ; ne regardez pas le plus pauvre de  
 « vos serviteurs, qui cependant priera toujours pour  
 « vous. Quoique je mendie, je ne connais pas l'intérêt ;  
 « mais je ne puis être assez dédaigneux pour refuser et  
 « mépriser ce que m'offre un tel Alexandre. » Il a déjà  
 reçu le *paul*, et sourit en me remerciant avec un regard  
 singulier.

J'ai placé ces esquisses, crayonnées d'après nature, à  
 la suite des grands tableaux de Rome que nous avons  
 admirés, comme on dessine des arabesques autour d'une  
 fresque majestueuse.

Maintenant nous allons rencontrer un plus grand  
 contraste.

Après l'hymne, la satire ; après l'enthousiasme, l'ironie :  
 c'est la loi des choses, la marche éternelle de l'esprit  
 humain ; jamais cette réaction ne fut plus inévitable  
 que pour le sujet qui nous occupe.

Le despotisme de l'enthousiasme amène la révolte de  
 la moquerie ; l'exagération de la louange amène l'hyper-  
 bole de l'invective. On conviendra que l'injure ne

pouvait être plus véhémement que dans ce sonnet de  
 l'atrabilaire Alfieri :

« Une région vide et insalubre, qui se donne le nom  
 d'*Etat* ; des champs incultes, arides ; les visages sales,  
 maigris, opprimés, d'un peuple scélérat, lâche et san-  
 glant ; un sénat orgueilleux et non libre ; de riches et  
 rusés patriciens couverts de la pourpre, et encore plus  
 sots que riches ; un prince que béatifie la sottise de son  
 prochain ; une cité sans citoyens ; des temples augustes  
 sans religion ; des lois injustes que chaque lustre voit  
 changer, mais en pis ; des clefs qui s'achetaient autre-  
 fois, et ouvraient aux criminels les portes du ciel, mais  
 qui maintenant sont usées par le temps. O Rome ! est-  
 ce bien toi ? ou est-ce le siège des vices ? »

Ceci est une boutade, donnée évidemment pour telle,  
 et dont l'exagération n'a pas besoin d'être relevée. Mais  
 l'on conçoit bien que sans aller si loin, certains esprits,  
 las de voir les voyageurs prendre tout à Rome par le  
 beau côté, aient fait quelques protestations, les unes  
 justes, raisonnables, les autres aussi pédantesques et  
 aussi prétentieuses que l'engouement même qu'elles  
 attaquaient.

L'excellent et spirituel Bonstetten doit être compté  
 parmi les premiers. C'est mû par un sincère amour de  
 l'humanité qu'il a mis en relief la misère effroyable des  
 habitants de la campagne romaine, que la faim livre à  
 la fièvre, comme le bourreau livre le patient à la tor-  
 ture. On aime à voir le philanthrope, sorti de la hau-  
 taine aristocratie bernoise, s'intéresser vivement à des  
 détresses populaires. On lui sait gré de n'être pas telle-  
 ment absorbé par l'effet pittoresque de la campagne ro-